

D. Mendelsohn : « Distinguer l'œuvre, la vraie, celle qui agrandit la conscience de soi »

Article de Florence Noiville, paru dans Le Monde des Livres, 22/04/2011

Quand on parle de crise, à Athènes, ce n'est pas forcément dans un contexte économique. Pour un Grec d'aujourd'hui, dire de quelqu'un qu'il « a de la crise », c'est lui reconnaître une grande faculté de discernement. L'intelligence nécessaire pour comprendre ce qui (lui) arrive. Pour distinguer l'essentiel de l'accessoire.

Pas étonnant, rappelle l'Américain Daniel Mendelsohn dans *Si beau, si fragile*¹. Le mot « crise » - comme « critère » ou « critique » - dérive de « *kritês* », « celui qui émet un jugement ». Chez les Anciens, ce dernier pouvait être un arbitre, un historien, un interprète des rêves... bref, quelqu'un qui, dans son domaine, triait mieux que quiconque le bon grain de l'ivraie.

Daniel Mendelsohn est un grand « *kritês* » moderne. Pas seulement parce qu'il est pétri de lettres classiques - il a fait sa thèse, à Princeton, sur les personnages féminins chez Euripide. Mais surtout parce que, justement, « il a de la crise ».

En France, on le connaît surtout comme l'auteur des *Disparus*, ce magnifique livre-enquête² sur le destin de sa famille, en Pologne, au début des années 1940. Mais aux Etats-Unis, où « *le journalisme représente la majeure partie de (sa) production littéraire depuis vingt ans* », c'est comme critique qu'il est vraiment célèbre. A la *New York Review of Books*, au *New Yorker*, ses jugements passent pour des oracles. Mendelsohn encense avec brio. Assassine avec grâce. Mais avec une préoccupation constante : discerner le vrai du toc. Isoler « *l'oeuvre, la vraie, celle qui agrandit la conscience de soi* ».

D'où lui vient cette grille de lecture ? De l'Antiquité justement ! « *Lorsqu'on étudie le latin et le grec, il peut arriver que le charme austère des langues anciennes - leur grammaire implacable, les contraintes de la métrique... -, qui n'admettent ni médiocrité ni à peu près, finissent par forger un goût pour un certain type de rigueur et que cette rigueur devienne un modèle.* » Or, ce que montre Mendelsohn, c'est que ce modèle est parfaitement applicable, en 2011, à presque tous les champs de la création.

Vous n'êtes pas convaincu ? Ouvrez *Si beau, si fragile*, un recueil qui réunit, pour la première fois en France, une vingtaine de ses « critiques » - en réalité de très longs textes, presque des mini-essais, un format hélas totalement absent de la presse française. Avec le plus grand naturel, Mendelsohn touche à tout, passant allégrement de la littérature au cinéma, du théâtre à la télévision, s'intéressant aussi bien au *Marie-Antoinette* de Sofia Coppola qu'aux *Bienveillantes* de Jonathan

¹ *Si beau, si fragile* (How Beautiful It Is and How Easily It Can Be Broken), traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Isabelle D. Tanière, Flammarion, 432 p., 22 €

² Flammarion, prix Médicis étranger 2007

Littell, à *L'Importance d'être Constant* d'Oscar Wilde qu'à *Avatar*, de James Cameron. Mais son « modèle », lui, reste le même. Il n'y a pas trente-six façons, après tout, d'écrire dans un genre donné. « *Ce que nous dit Aristote sur les raisons qui font qu'un drame fonctionne vaut aussi bien pour Les Troyennes³ que pour un péplum comme 300⁴ ou pour une série télévisée comme « Les Sopranos »* », explique Daniel Mendelsohn.

Au passage, on notera le message. Ne s'intéresser qu'à la « haute culture » serait « *snob et stupide* ». Le métier de critique ne consiste-t-il pas justement à « *garder les yeux ouverts* » ? Et les classiques d'aujourd'hui ne sont-ils pas souvent issus de la « pop culture » de jadis ?

Du reste, Mendelsohn a toujours été curieux de tout. « *Tout ce qui brillait m'accrochait l'œil* », se souvient-il lorsqu'il évoque son enfance. Né en 1960 à Long Island (New York), il se revoit en pilier de la bibliothèque locale. Un garçonnet « *hanté par toutes sortes d'obsessions* » : « *L'écriture hiéroglyphique, l'histoire élizabéthaine, la BD, la trilogie Dune⁵, les Œufs de Fabergé, la musique sacrée de la Renaissance, le Requiem de Fauré, le mobilier français du XVIII^{ème}, le naufrage du Titanic ou les bijoux Cartier des années 1920. Et bien sûr la Grèce ! J'ai passé des années à construire un modèle réduit du Parthénon sur une table de notre cave, se souvient-il. J'étais comme une éponge. J'absorbais tout sans discrimination. Et ce « tout » est resté pour moi potentiellement intéressant.* » Dans ce grand tout, la langue et la culture française occupent une place à part. Mendelsohn en parle avec enthousiasme.

Sa francophilie, il la doit à un « *professeur excentrique* », un inoubliable prof de lycée qui lui a fait découvrir, à 13 ans, Couperin, *Le Cid* et M^{me} de Sévigné ! « *A moi, l'ado juif de Long Island !* », dit-il comme s'il n'en revenait pas du cadeau. Dans ses articles, la France est souvent présente. Mais « *le véritable fil rouge, c'est le passé. Comment nous le traitons et le retraits sans cesse... Dans mon article sur Avatar, j'explique en quoi ce film est un remake du Magicien d'Oz. C'est cela qui m'intéresse. Etre un archéologue. Mettre au jour l'archétype sous la nouveauté. Montrer comment le passé se fraye un chemin dans la production culturelle d'aujourd'hui* ».

L'archéologue peut-il se tromper ? Prendre pour une trouvaille majeure un vulgaire tesson de bouteille ou un fragment d'amphore ? Ou l'inverse ? Bien sûr, reconnaît sans peine Daniel Mendelsohn. « *Le critique avance sur le fil du rasoir. D'un côté, il y a les faits, la connaissance, de l'autre, le jugement qui évolue avec le temps. Il faut donc être prudent et judicieux avec les mots.* » Ce qui ne l'empêche pas de descendre en flammes Quentin Tarantino, qu'il exècre, ou de traiter Truman Capote de « *menteur invétéré* ». Mais le public, sans doute, attend cela aussi - le coup de griffe et le coup de grâce...

³ La tragédie d'Euripide

⁴ Le récit épique de Zack Snyder sur la bataille des Thermopyles

⁵ Le roman de science-fiction de Frank Herbert

Justement, nous en venons aux attentes de ses lecteurs. A la crise - l'autre cette fois. Celle qui affecte la presse écrite et, peut-être, l'autorité des critiques traditionnels. Mendelsohn s'en inquiète-t-il ? Il hausse les épaules. « Avec Internet, chacun a une opinion, chacun peut se prendre pour un critique. Tout cela a bien sûr des implications positives. Mais on perd de vue que ce métier n'est pas seulement affaire de goût ou d'émotion. Autrefois, les critiques avaient mon profil : une formation, une plume, une personnalité. C'est cela qu'il faut remettre au goût du jour. Trop souvent, les journaux sont dirigés par des hommes d'affaires qui font un mauvais calcul : ils limitent l'espace alors que le public a de plus en plus soif de longues analyses. Mon job à moi consiste à écrire pour des gens ordinaires, mais en combinant passion, style et érudition. C'est cela qui me distingue. C'est pour cela qu'on vient vers moi. Pas forcément parce que j'en sais plus au départ. Mais parce que j'ai travaillé. Et les lecteurs le sentent. Ils voient que j'ai bien «fait mes devoirs» avant de leur expliquer pourquoi telle oeuvre vaut la peine ou non .»